

327. Londres, Samedi 21 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[326. Paris, Mercredi 18 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) □

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne comptais pas vous écrire aujourd'hui. Mais je pense que je ne pourrai pas demain.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 353/37

Information générales

LangueFrançais

Cote849-850, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription327. Londres, Samedi 21 mars 1840

9 heures

Je ne comptais pas vous écrire aujourd'hui. Mais je pense que je ne pourrai pas demain. C'est Dimanche. Vous seriez deux jours sans lettre. Je ne veux pas. Je n'ai eu hier au soir qu'un rout, la vieille comtesse Douairière de Clare. Tous Torys. J'ai causé assez longtemps avec le Duc de Cambridge, le plus questionneur des Princes et qui questionne en criant comme sur la place publique. Ce n'était pas très nombreux. On me dit que la mode de la foule passe un peu, et qu'on aime mieux multiplier les routs en les divisant. Je ne sais si ce sera un gain. Il faisait tout à l'heure, quand on a ouvert mes volets, un très beau soleil, le premier soleil qui soit parvenu à descendre jusque dans ma chambre. Le voilà déjà noyé dans le brouillard Pourtant si vous étiez ici, il y serait plus brillant que dans la rue de Rivoli. J'irai faire aujourd'hui deux visites après déjeuner, à pied, Lord Charendon et Dedel. Le premier est resté quelques jours sans sortir à cause de la mort de Lord Morley. Je suis frappé du peu que sont ici les liens de famille. Pourtant les Anglais ont du cœur et du respect. Mais tout cela est peu abondant, peu expansif; et dès qu'il faut sortir d'un cercle très resserré, c'est l'égoïsme et le calcul qui prennent le dessus.

3 heures□

J'ai eu bien raison de vouloir vous écrire aujourd'hui. J'en suis récompensé. Voilà un n°326 que je n'attendais que demain. Surprenez-moi souvent. Les détails que vous me donnez coïncident avec ce qui m'arrive de tous côtés. A travers les contradictions et les oscillations, il me paraît clair que les fonds secrets seront votés et que tous les tripotages depuis quinze jours auront été impuissants, donc mauvais pour quiconque y aura mis le doigt. Plus je vais, plus je suis sûr que j'ai bien fait de venir ici, bien fait d'y rester. A Paris, je n'étais pas le maître de la situation. C'était assez pour que la mienne fût fausse, car il fallait ou tout empêcher, ou tout accepter ; deux mauvais partis. Il me convient d'être quelque temps en dehors, convenablement en dehors. Cela me convient malgré l'humeur de Madame de Flahaut. Je la lui pardonne ; j'ai, bien sans malveillance pour elle, mais enfin, j'ai contribué à lui enlever, en aidant mon ami Baudrand à prévaloir, la situation qui lui plaisait. Il est naturel qu'elle m'en veuille. Mais, par exemple je compte bien qu'au mois de juin elle ne vous trouvera pas established in your pretty apartement. Ceci je ne lui pardonnerai pas. On est assez occupé ici de la motion prochaine de Sir James Graham (2 avril) sur les affaires de Chine. La guerre donne de l'humeur à quelques négociants, amis habituels du Cabinet. Ils la trouvent engagée légèrement, et craignent sa durée. Il y a quelques années, en 32 ou 33, lors du renouvellement de la Charte de la Compagnie des Indes, le Duc de Wellington s'inquiéta des relations de l'Angleterre avec la Chine, annonça à peu près ce qui vient d'arriver, et proposa, pour le prévenir, quelques amendements. Comme la Chambre était en Comité, ces amendements ne furent pas mentionnés sur ses registres; on ne se les rappelait pas bien. On vient d'en retrouver le texte

dans un carton de la Chambre, et on les reproduira, dit-on, dans le débat des Communes. Les Torys me paraissent attacher quelque prix à cette circonstance. Ils parlent d'un échec possible pour le Cabinet. Mais les chefs sérieux, Lord Lyndhurst par exemple, me semblent convaincu, qu'il y a pour eux-mêmes, bien peu de chances. En général, le retour des Torys à la cour les a un peu calmés, du moins dans le langage de Salon. Il étaient désolés de leur exil. On prétend que la Marquise de Londonderry disait: Hang the Irish church if it holds me away from the Queen's balls! Sir Robert Peel pourtant n'a pas encore été invité. On en parle beaucoup. Le Prince Albert, dit-on, a conseillé à la Reine de l'inviter. Et Lord Melbourne, qui était présent, a appuyé en ajoutant que Sir Robert était le chef d'un parti très puissant, et de plus un fort capable et fort galant homme avec qui il fallait que la Reine fût en de bons rapports. Je n'ai pas trouvé Lord Clarendon. Il était souffrant et dans son lit. J'ai vu Dedel qui me convient beaucoup. Il est bien préoccupé, et tout le monde est bien préoccupé du mariage du Roi de Hollande. On le regarde comme infaillible. Et il y a des gens qui disent qu'il pourra lui coûter sa couronne. D'autres disent que Melle d'Outremont n'arrivera pas à Lahaye, qu'elle sera noyée sur la route. La colère du peuple hollandais est grande, et il a de vieux souvenirs d'émeutes mortelles.

4 heures ¾

J'ai été dérangé par deux visites, des Français qui ont besoin de l'Ambassade. Il faut que je finisse. Cette lettre-ci vous sera portée par un ancien valet de chambre à moi, aujourd'hui Mon homme d'affaires dans une maison qui m'appartient à Paris, très sûre. Je lui en adresserai quelques unes. Il s'appelle Simon Obry.

Adieu. Adieu. Je ne sais si j'aurai quelque chose demain. Je voudrais bien que la lettre d'aujourd'hui ne m'enlevât rien. Adieu

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 327. Londres, Samedi 21 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/198>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 327

Date précise de la lettre Samedi 21 mars 1840

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024
